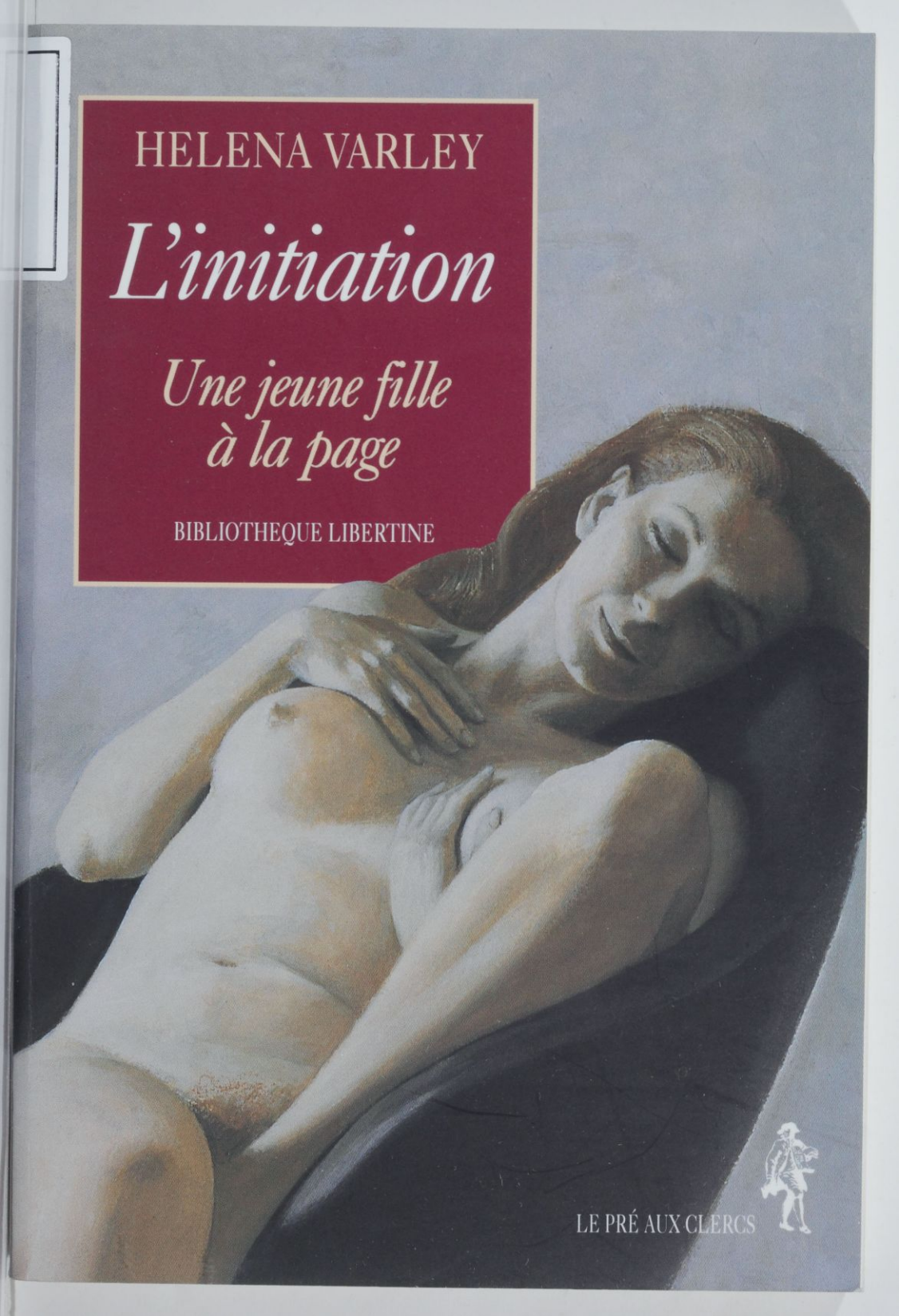
HELENA VARLEY

L'initiation

Une jeune fille à la page

BIBLIOTHEQUE LIBERTINE



LE PRÉ AUX CLERCS

0234933 10 823

L'INITIATION
Une jeune fille à la page

1999 - 2457

Ouvrage publié sous la direction de
Dominique Leroy

Retrouvez-nous sur Internet
http://www.Ed-Hors-Collection.tm.fr
catalogue, information, jeux, messagerie

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Les Éditions du Pré aux Clercs, 1998
N° d'éditeur : 45
ISBN : 2-84228-044-X

HELENA VARLEY

L'INITIATION

Une jeune fille à la page

Le Pré aux Clercs

DL-08 04 1998 15088

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

PRÉFACE

Paru en 1938, *Une jeune fille à la page*, a été attribué à Michèle Nicolaï, auteur de nombreux romans galants *(Le baiser du Sud)* et de romans policiers *(Pas même un slip pour l'assassin)* de l'entre-deux-guerres. L'éditeur Maurice Duflou l'enrichit d'illustrations bien évidemment anonymes, mais qu'on peut attribuer sans nul doute à Paul-Émile Bécat. Laissons Jean-Pierre Bouyxou s'en faire le biographe : « Né à Paris le 2 février 1885, mort en 1960, celui-ci avait été l'élève de G. Ferrier et surtout de François Flameng, peintre d'histoire naguère célèbre. Pratiquant indifféremment la peinture et la gravure, il obtint le Grand Prix de Rome et, à partir de 1913, exposa ponctuellement au Salon des Artistes français où il rafla tour à tour une médaille d'argent et le prix R. Rougé. Il s'était fait une spécialité des portraits d'écrivains, signant notamment ceux de Paul Valéry, de Paul Claudel, de Léon-Paul Fargue, de Jules Romains et de Valery Larbaud. Fort apprécié des éditeurs, il illustra de nombreux livres : *Solitudes* d'Édouard Estaunié, le *Georges Duhamel* de Luc Durtain... C'est pourtant dans la production clandestine de Bécat qu'il faut, à notre humble (et partial) avis, chercher le meilleur de son œuvre. Il enlumina en effet plusieurs textes scabreux pour des éditions de luxe et, visiblement, prit un grand plaisir à effectuer — anonymement — ces travaux où pouvait s'exercer librement la trucu-

lence qu'il devait ordinairement brider. Les textes anciens l'inspiraient particulièrement car, ayant mis à profit les leçons de Flameng, il avait une évidente prédilection pour les scènes dites « en costumes » — même s'il représentait essentiellement des personnages dévêtus. Ainsi, parmi les polissonneries qu'il eut à illustrer, distingue-t-on, pour leur chaude sensualité, celles de l'Arétin, dont *Les Ragionamenti* en deux volumes (1944 et 1959). Pierre Louÿs trouva également en lui l'un de ses meilleurs illustrateurs, de l'*Histoire du roi Gonzalve et des douze princesses* (1935) aux *Chansons secrètes de Bilitis* (1938). Ce fut après la Seconde Guerre mondiale que l'activité de Bécat dans le champ de l'érotisme fut la plus intense. Il illustra successivement *Le Doctorat impromptu* de Nerciat (1946), les *Œuvres Badines* de Piron (1949), *L'Œuvre libertine des poètes du XIX^e siècle* éditée par Briffaut (1951), *La Religieuse* de Diderot (1957), *Thémidore* de Godart d'Aucourt (1959), ainsi que plusieurs volumes parus dans la collection « Le Coffret du Bibliophile » : la *Correspondance de madame Gourdan, dite la Comtesse* (1954), *La Belle Alsacienne ou Telle Mère, Telle Fille*, roman attribué à Antoine Bret (1958), *L'Apprentissage amoureux* de Georges Marilly (1959). Ces livres étaient publiés au grand jour et leur illustrateur (qui signait nommément) devait en conséquence se limiter à une galanterie légère, acceptable par la censure. Il n'évitait pas toujours, malgré son habileté, une certaine fadeur dont étaient, par contre, rigoureusement exemptes les images infiniment plus osées — c'est-à-dire franchement pornographiques — qu'il avait autrefois produites (et qu'il lui arrivait encore, à l'occasion, de faire, notamment pour illustrer en 1948 les *Œuvres Libres* de Verlaine) dans la clandestinité. Là, et seulement là, son style trouvait toute sa vigueur. Si son œuvre maîtresse demeure indubitablement l'album *Huit images avec leur texte*, d'une suave obscénité, qu'il avait fait paraître en 1932,

ses illustrations pour *Une jeune fille à la page* n'en comptent pas moins parmi ce qu'il fit de plus admirablement juteux. »

Après la publication de *Colette ou les amusements de bon ton* et *Dévergondages*, il était tout à fait naturel que la Bibliothèque Libertine abrite *Une jeune fille à la page*.

Ces trois romans, publiés clandestinement par l'imprimeur-éditeur Maurice Duflou à qui l'on doit nombre de publications érotiques du début du siècle, furent des ouvrages de commande. On peut sans conteste assurer que nous sommes en présence des tous premiers romans « pornographiques » féminins du XX^e^ siècle.

En effet, ce roman érotique écrit à la première personne, par une femme, romancière connue du début du siècle, tout comme Renée Dunan, nous conte l'initiation sexuelle d'une jeune fille de la bourgeoisie provinciale, depuis ses premières expériences incestueuses avec son demi-frère jusqu'à son mariage avec l'américain Roy Wright qui, peu de temps avant la cérémonie, va lui rendre les derniers hommages. Son amie intime, avec laquelle elle entretient des relations très particulières, l'avait pourtant avertie des fâcheuses tendances sodomites des hommes, et avait conclu en ces termes : « Ta mère te pardonnera et quand même elle ne te pardonnerait pas, ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine ».

On est loin ici de l'Éros et Thanatos cher à Sade ou Bataille. L'érotisme est jubilatoire, et coule naturellement avec une obscénité joyeuse qui, déjà, laisse présager de la libération sexuelle de la fin des années 60.

Un roman « coquin » écrit dans un style rapide et talentueux qui porte la marque d'un véritable écrivain.

DOMINIQUE LEROY

CHAPITRE PREMIER

ANTAL et Claude, mes frères, tombent toujours amoureux de la même femme. Ils prétendent que c'est parce qu'ils sont jumeaux. Je n'y crois guère. Bien que jumeaux, ils s'appliquent, d'habitude, à vouloir des choses différentes.

Quoi qu'il en soit, dès que l'un d'eux jette son dévolu sur une femme, l'autre la veut à tout prix. Il finit généralement par l'avoir, soit le premier, soit le deuxième, quelquefois d'accord avec son frère, mais le plus souvent en employant des moyens moins honnêtes.

Ce jour, toute la famille est sur la terrasse fleurie. C'est l'heure exquise de fin d'après-midi, l'heure du thé, qui nous réunit d'habitude. L'automne et la senteur des bois pourrissants, senteur mâle et vivifiante, nous encensent par bouffées.

Antal et Claude sont penchés sur la liste des invités qui vont arriver ce soir, pour les chasses, au château de Valfosse. Et c'est sur cette liste qu'ils ont fait un choix d'où leur dispute est née.

Je délaisse un moment mon livre et leur demande :

— Vous lui avez demandé son avis, à Claire ?

— Non, bien sûr. Nous arrangeons d'abord entre nous celui qui va lui faire la cour, répond Antal.

— Et vous croyez qu'elle acceptera comme ça ?

— Naturellement, elle n'a aucune raison de refuser. Les filles sont toujours contentes de trouver un garçon pour les aimer, rétorque Claude dédaigneusement.

— Je voudrais bien en trouver un, moi aussi, dis-je.

— Veux-tu te taire ! s'écrie ma mère, une jeune fille ne doit pas parler comme ça.

— J'en ai assez d'être jeune fille et s'il ne tenait qu'à moi, je choisirais aussi sur la liste...

— Assez ! dit papa, qui est resté silencieux, lisant et relisant une lettre avec nervosité, je n'aime pas que ma fille s'exprime comme une théâtreuse.

Nous baissons les yeux. Quand papa a une crise de moralité, c'est que sa maîtresse le trompe, lui ment ou vient de lui envoyer une facture trop salée.

En ce moment il est amoureux d'une actrice. Nous ne l'ignorons pas. Papa est romantique, frivole, inconstant — et nous l'adorons.

Il est grand, avec un beau visage régulier, un nez fin, des yeux sombres, couleur de nuit sans lune. La quarantaine ne l'a pas touché encore dans sa sveltesse. Il a gardé d'un duel lointain une légère claudication qui ajoute encore à l'intérêt qu'on lui porte immédiatement.

— Il faudra bientôt qu'on te marie, Florence, dit-il avec un soupir.

J'évite de m'étendre sur ce sujet épineux. Il gronde :

— Tu m'entends ?

Je lui réplique par une citation de mon livre :

— « Sous le désir, mon corps s'entrouvre comme une grenade mûre... »

Il sursaute.

— Que racontes-tu là ?...

— Rien, je lis, simplement.

— Tu as l'air de choisir tes lectures avec soin.

— Mais papa, je lis le dernier livre de maman : *Le Semeur de Rêves.*

— Ça te plaît ?... interroge maman sans s'émouvoir.

— Beaucoup, c'est si excitant.

— Tu me le passeras, fait Claude aussitôt.

— Et voilà ! fait mon père. Voilà comment on élève les enfants de nos jours !...

Maman rit aux éclats.

— Plains-toi de tes enfants. Ils sont vivants, gais et sains. Tu le dis toi-même à longueur de journée...

Père reprend, après quelques instants de silence :

— De quoi parle ce livre ?

— D'amour, papa, et je t'assure que c'est bien expliqué, tu devrais le lire.

— Hum !... Naturellement !... Mais je me demande où votre mère va chercher ce qu'elle écrit. Parce que j'ai de bonnes raisons de croire que ses expériences à ce sujet sont restreintes.

Nous regardons maman.

C'est un petit bout de femme, toujours mal fagoté. Menue, fragile, son visage s'orne d'immenses yeux noisette pleins de rire, et d'un teint exceptionnellement frais et jeune. C'est une romancière très connue, ce qui ne l'empêche pas de tenir sa maison et de recevoir avec une grâce que lui ont acquise des générations de grand'mères, châtelaines modèles.

Depuis ma naissance, elle s'est détachée de l'amour.

Fut-elle déçue par ce mari trop beau que toutes les femmes lui disputaient ? Elle n'en a jamais rien dit et continue d'en faire, dans tous ses livres, un personnage de roman. En tout cas, ce don Juan, qui ajoute toujours de nouvelles conquêtes à ses listes amoureuses, elle a su le garder près d'elle, comme elle nous garde, dans la maison heureuse et chaude.

Mes frères ont repris leur discussion.

Je suggère :

— Jouez donc Claire au poker.

— Chic idée, fait Antal.

sent. Ah ! elle aimerait bien aussi en porter une, de robe comme la mienne !

Je la congédie, un peu brutale, l'envoyant se faire séduire ailleurs. À ce moment, papa entre :

— C'est la dernière fois que nous restons tous les deux avant ton mariage. Je pense qu'un père, à cette occasion, doit dire quelque chose à sa fille... mais je me demande quoi... Les conseils : c'est à la mère de les donner... heureusement !... Parce que... expliquer ça... ça doit être difficile... et moi je suis plus fort en gymnastique qu'en thème. Je veux te dire d'être très heureuse... et d'être indulgente aussi... Vois-tu, les hommes sont quelquefois infidèles, mais ça ne les empêche pas d'être de braves types !...

Il a chaud, le pauvre, je crois qu'il aimerait mieux encore avoir une engueulade avec maman.

Machinalement, pour l'aider, comme à un enterrement où l'on s'ennuie, je siffle un couplet du père Dupanloup : « Père Dupanloup dans son cercueil... ». Papa n'a pas beaucoup d'oreille et moi je ne siffle pas trop juste ; ça fait qu'il ne comprend pas tout de suite. Il sourit enfin, puis s'esquive.

Je me regarde dans la glace. Décidément ma robe me va. Encore quelques petits essais supplémentaires... comme en tête de ligne le mécanicien qui tâte le pouls à sa locomotive.

Je cambre la croupe ; ça fait bien rond ; j'écarte les jambes ; bon, il y a une belle fente ; je me tâte les seins ; parfait, ça ne se décroche pas.

Décidément elle me va et moi aussi je lui vais. Ça va tellement bien que je regrette un peu d'avoir été si rosse avec la petite première de tout à l'heure. Aussi, elle était trop mélancolique. Enfin, passons l'éponge !...

— Qu'est-ce que c'est ?...

C'est maman.

— Comme tu es belle, ma petite fille ! C'est un beau jour, n'est-ce pas ?

— Je crois qu'on est le 23 juin ou le 24. Ah ! pardon, je croyais que tu me demandais la date.

Elle encaisse, stoïque, moins heureuse que les mères qu'elle décrit dans ses romans.

— Tu sais que Stasia est là, elle t'attend dans ta chambre !

— Ah ! très bien, elle attendra !

— Pourquoi es-tu si brusque avec elle ?... Comme tu la brutalises !

— Oui, maman !

— Après tout, elle est plus âgée que toi !

— Oui, maman !

— Sois plus aimable avec elle !

— Oui, maman !

Elle sort enfin.

J'ai fini de me regarder, de m'admirer, de me prodiguer des encouragements. Et Stasia qui attend !... C'est vrai que je l'ai un peu brusquée ces derniers temps, Stasia.

Je lui en veux un peu, depuis le jour... depuis la fois où... enfin depuis qu'elle m'a entraînée dans le petit endroit où elle a obtenu de moi ce qu'elle voulait ; j'ai un peu de rancune contre elle.

Oh ! j'ai eu du plaisir, beaucoup de plaisir, mais elle ne m'avait pas consultée pour me le donner, et c'est bête, mon petit amour-propre — comme on appelle ça — en est resté un peu chiffonné.

Je pousse la porte de ma chambre. Stasia est là, couchée sur mon lit.

Elle attendra, ai-je dit à maman. Elle a attendu, si bien attendu qu'elle s'est endormie.

Elle a un beau sommeil de femme voluptueuse, de femme

dont la fatigue vient de ça et qui se donne un peu de repos pour recommencer à se fatiguer avec ça.

Elle dort comme il devrait y avoir une loi qui ordonnerait à toutes les jolies femmes de dormir. Elle dort, les cuisses écartées, une jambe par terre, l'autre repliée. Sa robe, jugée gênante par le sommeil, a été relevée.

Elle a enlevé sa ceinture qui traîne par terre, conservant encore la forme de ses deux fesses bien rondes et un peu fortes. On lui voit tout. L'ombre légère et en triangle des poils sur la peau brune. On voit les lèvres roses que le souffle de sa respiration ouvre et rapproche tour à tour. On voit le petit vestibule rose, on voit l'entrée, on voit le fond.

On en voit tant et ça donne tellement envie d'en voir davantage que je me mets à genoux, sur le tapis, pour mieux étudier.

Ah ! il faut que je sois aimable avec elle ! Ah ! je ne suis pas correcte !... Eh bien ! on va voir !...

Je me penche ; je pose ma bouche sur son bas de soie, je remonte doucement en frottant les lèvres. Ah ! là, il n'y a plus de soie, c'est la chair, la bonne chair douce et chaude ; j'ai envie d'en mordre un peu, d'en pincer un peu entre mes lèvres. Et j'avance vers la vallée. Elle fait en dormant un léger mouvement des fesses ; je prends dans la main sa jambe qui repose par terre ; je la soulève un peu pour rendre plus facile l'accès de l'endroit.

Ah ! je n'ai pas été polie avec toi !... Tiens, je vais être polie !... Tiens, voilà mes civilités empressées !... Je lui suce les petites lèvres ; je repousse les chairs avec ma langue qui pointe.

Tiens, voilà comme je vais te mordre !... Voilà comme je vais te sucer !... Tu sens ma langue pointue qui entre, qui s'enfonce !... Tiens ! tu veux un coup de langue sur le clitoris !... Tiens, tu dors, mais je vais te faire mouiller dans ma bouche, ça te réveillera !... Tiens, comme cela on ne me reprochera pas d'être mal élevée avec toi !... Tiens !...

Elle frissonne, elle se réveille ; je ne sais ce qu'elle pense, mais elle pousse un peu sa croupe vers le bord du lit pour la rapprocher de moi.

— Oh ! oui, comme cela, Florence chérie !...

Elle appuie ma tête plus fort entre ses cuisses.

— Oui ! oui ! Comme cela !... Oui !...

Elle gémit, je l'entends qui râle.

— Oh ! ta robe de mariée, ta robe blanche, comme je suis contente, comme ça me fait jouir que tu sois venue me faire cela en robe de mariée !... Oh ! ta bouche qui me mord !... Oh ! comme tu me manges !... Oh ! ne te fâche pas !... Oh ! je voudrais !... Oh ! arrête un peu, que je puisse te le dire !... Je voudrais... Oh ! j'ai envie, tu ne m'en voudras pas, jure-moi que tu ne m'en voudras pas !... Oh ! ça serait si gentil, quand je mouillerai bien, je voudrais que tu m'essuies mon jus doucement avec ta robe !... Avec ta robe de mariée !... Tu voudras bien, dis, avec l'envers, pour qu'on ne voie pas !... Ça me fera tellement jouir !... Tu veux ?...

Je veux bien ; je la suce follement.

— Là, là, ça y est !... Je mouille bien !... Tu sens comme je mouille ?... Oh ! essuie-moi doucement !... Là, oh ! j'ai mouillé ta robe !... Oh ! ça m'excite tant !... Oh ! je jouis...

Dix minutes, un quart d'heure se sont passés. Les deux femmes affolées que nous étions redeviennent deux jolies petites femmes tout court.

Je retrouve la Stasia qui plaisante, qui rit, qui sait être folle et faire peur, faire peur en faisant jouir au fond du gouffre et qui sait aussi, dix minutes après, vous faire revenir sur la terre où l'on a confiance. La Stasia qui me donne de bons conseils en capotant ma robe.

— S'il te demande des choses qui te paraissent impossibles, ne refuse pas. Il n'y a rien d'impossible. Tout ce qu'on invente est possible. Laisse l'impossible à tes rivales. Tâche de lui faire comprendre que ce qui est impossible au

dehors est possible à la maison, au foyer. S'il te demande des choses impossibles, accorde-les-lui et essaie d'avoir du plaisir en les faisant. S'il veut te faire un enfant par l'oreille, arrange-toi pour avoir du plaisir par l'oreille. Et s'il veut te mettre un godemiché, prépare toi-même le lait chaud. S'il veut que tu dises que tu t'oublies dans la bouche de ta mère pendant qu'il te rend hommage à la sodomite, dis-le-lui. Ta mère te pardonnera et quand même elle ne te pardonnerait pas, ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine.

Je dis, oui ! oui !... Au fond, c'est moral.

C'est une autre morale que l'ordinaire, mais c'en est une, une morale qui peut avoir cours après tout.

Elle sort en riant.

Cinq minutes plus tard, Roy, mon futur mari, entre en mangeant un énorme sandwich qu'il dévore à belles dents.

— J'ai faim ! Pas vous ?... Ça me donne faim de savoir qu'on va se marier !...

Justement, je suis en train de chercher, sur le tapis, une petite épingle perdue dans la lutte. Je suis agenouillée, un peu mal à l'aise dans ma longue robe blanche ; la croupe plus haut que la tête, cambrée plus que je ne voudrais ; je veux me relever, mais sa main libre me retient à terre, l'autre tient le sandwich.

— Oh ! fait-il, avec son accent yankee, rappelez-moi donc s'il vous plaît (il croque un bout de rosbif) comment vous dites en français pour les boules sur lesquelles les petits enfants apprennent la géographie ! Mappemonde ! je pense, n'est-ce pas ?... Oh ! faites voir votre belle mappemonde !...

Il touche, en hochant la tête d'un air bien convaincu :

— Belle !... belle mappemonde !...

Je fais un effort pour me relever, mais il me maintient ferme.

— Oh ! restez une minute comme cela, je vous en prie !... Vous voulez un corniche ?...

Je rectifie d'en bas :

— Cornichon !...

— Nichon, *if you want* ! Tenez, mettez cela dans votre bouche pendant que je vais mettre autre chose ailleurs !...

Il a posé le sandwich sur le tapis.

— Là, tenez !...

Je tourne la tête tant que je peux.

— Oh !...

Il a déboutonné sa culotte, il en sort son sexe tendu et dur.

— Oh !...

Je me débats sous sa poigne énergique, la poigne de ce représentant d'un peuple neuf. Mais lui :

— Ne soyez pas contrariante, vous savez que votre mère m'a envoyé pour vous dépêcher. Il paraît qu'ils s'impatientent là-bas, les gens !

— Roy, je vous en supplie, d'abord ça n'entrera jamais comme cela, vous allez me faire mal !

— Non, non, il faut absolument !...

— Roy, vous savez qu'il faut mettre quelque chose pour que ça entre par ce côté. Chaque fois que vous l'avez fait, vous avez mis quelque chose. Roy, mon chéri, vous êtes trop fort, vous allez me faire mal ! Ce soir, je vous le donnerai, vous vous préparerez et vous me l'enfoncerez ! Ce soir ! puisque je ne vous quitterai plus !...

— Non, non, il faut absolument maintenant.

— Roy, je vous en supplie, on nous attend !...

— Justement !

— Et ma robe, Roy ?... Ma robe de mariée, comment vais-je faire si vous me la déchirez ?... Regardez comme elle est tendue !... Oh ! vous allez la faire craquer ! Roy, chéri, laissez-moi !... Roy, ma robe de mariée !...

Mais cela ne l'a pas calmé ; au contraire. Les mots « robe de mariée » le rendent fou.

— Ah ! comme vous dites cela, votre robe de mariée ! Justement, je veux ; je veux parce que vous avez une robe de mariée. Oh ! cochonne, je veux vous le mettre comme cela, par le trou de derrière, dans votre robe de mariée. Oh ! tenez, dans votre robe de mariée !...

Il m'a rejetée brutalement ma robe sur la tête ; je suis à moitié étouffée là-dessous. Sa queue est entre mes fesses, juste à l'entrée du trou qui commence à palpiter. S'il pousse, il me fera mal, mais il entrera.

Mais que fait-il, avec sa main libre ?

Il a ramassé le sandwich jeté sur le tapis, il racle avec un doigt le beurre qui est sur le pain, il me le met au bord du trou, il m'en met un peu à l'intérieur. Il appuie de nouveau sa queue.

Ah ! ça me dégoûte, ce procédé !... Ah ! c'est dégoûtant, décidément, mais en même temps ça m'excite !... Et je sens sa queue qui commence à entrer. Le gland d'abord, qui force sur l'ouverture, puis un morceau du reste.

Ça glisse lentement, mais mon anus ne fait plus de résistance. Roy donne un coup énergique et voilà sa queue logée tout entière jusqu'aux bourses.

Ah ! ça commence à monter en moi. Comme toujours quand on me fait ça, cela monte d'une manière qui n'est pas la même que quand on me la met devant, mais c'est si bon !

Il va et vient à l'aise, maintenant, dans moi, bien lubrifiée et pleine de plaisir ; je me suis élargie. Son autre main, avec laquelle il n'a plus besoin de me maintenir de force, me branle devant, me frotte le clitoris. Il parle avec sa voix rauque :

— Ah ! que j'aime vous mettre comme cela, Flo chérie !... Ah ! dans votre robe de mariée !... Ah ! vous ne vouliez pas !... J'ai presque dû vous violer par là !... Ah ! je vous

viole par le derrière, vous sentez ?... Ah ! c'est bon d'aller au fond de vous par là !... Ah ! vous êtes chaude !... Ah ! vous aimez, n'est-ce pas ?... C'est si bien de vous faire cela quand vous êtes dans votre robe !... Oh ! tenez, je pousse !... Je me retiens un peu et je pousse !... Ah ! ça vient, je vais décharger dans vous !... Vous serez gentille n'est-ce pas, vous ne vous laverez pas après ?... Je veux que vous alliez à la mairie, vous marier avec moi, avec mon sperme au fond de votre trou !... Vous le ferez, dites !... Oh ! tenez !...

Je sens le jet brûlant au fond de mes entrailles.

Vite, vite, il est l'heure ; je descends. Maman pose le voile sur ma tête ; elle s'éloigne pour mieux m'admirer et rosit de plaisir.

— Ton mari sera content ! dit-elle.

— Moi aussi, j'espère !

Je dis cela, frémissante encore de la possession de Roy, à laquelle je pense sous les voiles immaculés.

— N'y compte pas trop, fait maman.

Et puis, après une pause :

— Flo, as-tu idée de ce qu'est le mariage ?...

— Un peu, maman !

— Alors, tu sais que les hommes se livrent sur les femmes à des gestes terriblement bestiaux... Vois-tu, ma pauvre enfant, j'ai peur que tout cela ne t'apporte bien des déceptions, comme à moi... Et je vais te donner le seul conseil qui soit bon : laisse faire et supporte... sans dire ton dégoût !...

Alors, je baisse les yeux comme une authentique mariée et, envoyant à mes amants un dernier souvenir plein de reconnaissance, je dis, confuse, sous mes voiles liliaux :

— Oui, maman !... J'essaierai de supporter !...

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

Photocomposition : Nord Compo
59650 Villeneuve-d'Ascq